Daurelly, Edouard
Le renégat

ÉDOUARD DAURELLY

LE RENÉGAT

PIÈCE EN UN ACTE EN VERS



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30

1905

LE RENÉGAT

PIÈCE EN UN ACTE EN VERS

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaité, le 14 janvier 1905.

EDOUARD DAURELLY

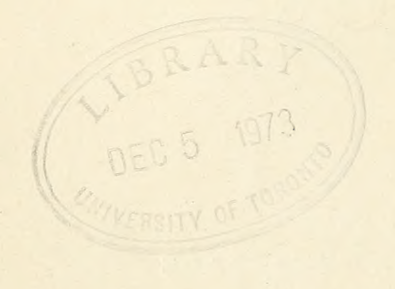
LE RENÉGAT

PIÈCE EN UN ACTE EN VERS



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30

1905


LIBRARY
DEC 5 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

A

MM. HENRY HERTZ ET JEAN COQUELIN

Hommage reconnaissant.

PERSONNAGES

UNE SŒUR DE CHARITÉ, ordre de Saint-Vincent-de-Paul............... Mlle MORENO.

LE RENÉGAT, en costume de prêtre. MM. H. MONTEUX.

UN OFFICIER FRANÇAIS, tenue de campagne........................... VALRÉAS.

LE RENÉGAT

Le décor représente un intérieur de ferme. Au deuxième plan droite, porte praticable. Au fond, droite, porte donnant sur la rue ; au fond milieu, une fenêtre. Au premier plan gauche, la chambre forme un coude, dans ce renfoncement se trouve un matelas ; contre le mur un crucifix en bois noir ; une chaise de paille est à côté du matelas. Premier plan droite, une petite table avec une autre chaise de paille. Au lever du rideau, l'officier entre, s'appuyant sur la hampe d'un drapeau.

SCÈNE PREMIÈRE

L'OFFICIER.

Encor, encor vaincus ! La déroute est complète.
Voilà depuis dix jours la cinquième défaite !
Villages et maisons, et fermes et hameaux,
Tout indique partout des massacres nouveaux.
Tout est brûlé, détruit, désert et dans la plaine

Les corbeaux et les chiens font leur moisson humaine.
Le pays en entier est plongé dans le deuil.
Chaque ravin n'est plus qu'un immense cercueil;
Partout est l'ennemi, la trahison horrible,
Avec lui, pas à pas marche incompréhensible!
Nous sommes il est vrai, chaque jour les vaincus,
Mais nous sommes aussi par les nôtres vendus.
Que ce soit dans les bois, que ce soit dans la neige,
On craint à chaque pas de rencontrer un piège,
L'argent de l'Allemand se fond en ruisseau d'or;
Et nos vendeurs leur crient : Encor! Jetez encor...
Ce matin, nous étions sept cents contre trois mille...
Et presque tous sont morts par bravoure inutile.
Trois mille ! et nous devions n'en trouver que neuf cents!
Ils sont morts en héros et comme des géants.
J'ai sauvé le drapeau, mais l'ennemi s'avance,
Et veut avec ma mort l'étendard de la France...
Non, vous ne l'aurez pas esclaves, allemands,
Devrais-je pour cela le broyer sous mes dents.

A cet instant on entend marcher dans la rue, l'officier remonte à la fenètre et redescend vivement après avoir regardé un instant.

Les voici ! Jour de Dieu! Je suis blessé... que faire ?
Ce coup de sabre au front redouble ma colère.
Mon corps est tout criblé ; la haine me soutient...
Je ne me trompe pas... j'entends quelqu'un qui vient...
Ce sont eux... et je suis seul ici sans défense...
Allons plus qu'un effort... arrête-toi, souffrance,
Laisse-le moi sauver !.. Hélas! où le cacher?..
Sur moi... non ! les maudits viendraient me l'arracher,
Et je verrais mourant. cette étoffe chérie,
Image du devoir, de ma belle patrie,
Devenir un trophée aux mains de ces Teutons,
Arrachons-le d'abord de sa hampe, et cherchons

Un réduit bien caché.

Il arrache l'étoffe de la hampe, et se sert de la hampe pour marcher.

Cherchons ! allons, courage!
Un drapeau ne doit pas tomber en esclavage.
Douleur apaise-toi, car je dois accomplir.
Mon devoir de soldat, avant que de mourir.

Il sort par la porte deuxième plan droite. Le renégat paraît à la porte du fond habillé en abbé... Avant d'entrer il inspecte partout du regard.

SCÈNE II

LE RENÉGAT.

J'en suis sûr, il est là! J'ai vu sa face blême
Près de cette maison, il doit être ici même;
Il allait se traînant comme un homme harassé.

En parcourant la chambre.

Du sang! J'en étais sûr... il doit être blessé.
Ce drapeau, je le veux, je l'aurai, pour le prendre
Essayons de la ruse et faisons-lui comprendre,
Que ce chiffon ici n'est pas en sûreté.
Parce qu'à chaque instant, lui, peut être arrêté.
Que son drapeau sera mieux sous ma robe noire,
Que caché sous ce toit. Cet homme doit me croire
Donc, il acceptera... Je l'espère pour lui...

Tirant un poignard de dessous sa soutane.

Sinon, je signerai son arrêt aujourd'hui.
Une fois ce drapeau français en ma puissance,
Je laisse dans un coin ma robe de clémence,
Et tout couvert de sang, ayant l'air d'un mourant
Je jette mon trophée aux pieds de l'Allemand

Puis je m'évanouis pour compléter mon conte;
D'être bien convaincu je n'aurai nulle honte!
A tous les chefs, je fais un récit fabuleux,
Et les honneurs sur moi pleuvent drus et nombreux.
Ah! l'Allemand me hait, le Français me méprise,
Je n'ai plus de patrie, et j'en change à ma guise;
Allemand aujourd'hui, je suis Français demain,
Et haïssant toujours. je poursuis mon chemin.
Oui, moi, je cherche aussi la fugitive gloire,
Ce chiffon en ce jour fournira ma victoire...
Je hais le monde entier, moi je hais l'univers.
Oui, je suis un forçat... mais j'ai brisé mes fers;
Et puisque les humains m'ont rayé de ce monde,
Je vais portant la mort, plein d'une ardeur profonde.
Je suis la trahison qui marche constamment,
Et qui se réjouit des soupirs du mourant.
Chacun m'a repoussé... « Voleur, passe ta route! »
J'ai fait mettre hier dix mille hommes en déroute,
C'est ma vengeance à moi, honteux galérien,
De voir faucher les gens... Je ne regrette rien,
Je poursuis mon chemin, l'air fatal et farouche,
Portant tout mon venin dans les coins de ma bouche,
J'entends marcher... c'est lui! prenons l'air doucereux
Des prêtres d'aujourd'hui.

Il va s'agenouiller au pied du crucifix et se met à prier. L'officier entre, ayant attaché le drapeau autour de sa taille, et n'aperçoit pas le prêtre tout d'abord.

SCÈNE III

LE RENÉGAT, priant. L'OFFICIER.

L'OFFICIER.

Ce n'était donc pas eux ?

Ma volonté faiblit, la force m'abandonne...
Et n'oser demander du secours à personne,
Par crainte de tomber sur l'horrible Allemand...

Il aperçoit le prêtre.

Cet homme agenouillé dans un recueillement,
Calme, inspiré, profond... Mais oui, c'est bien un prêtre.
Oh ! je sens en mon cœur un peu d'espoir renaître.

Appelant.

Monsieur... l'abbé !.. Monsieur ?..

LE RENÉGAT, *faisant le signe de la croix.*

Et spiritus, sanctus ?...

Il se lève en apercevant l'officier et va à lui.

Un soldat seul ici ?..

L'OFFICIER.

Monsieur, je suis confus
De vous avoir ainsi troublé dans vos prières.

LE RENÉGAT.

Ne dois-je pas avant soulager les misères?
Mais vous êtes blessé... reposez-vous, grand Dieu !
Vous ne pouvez marcher.

L'OFFICIER.

Cela m'importe peu.

Montrant son drapeau.

Car il me faut sauver cette étoffe bénie ;
Ici je suis trop près de l'armée ennemie !

LE RENÉGAT.

Mais laissez-moi panser votre blessure au moins.

Le renégat sort un mouchoir de sa poche, et bande le front de l'officier.

Voilà !

L'OFFICIER.

De moi, Monsieur, vous prenez trop de soins,
Je sens la mort venir, mais ceci peu m'importe.

LE RENÉGAT.

Un officier français doit avoir l'âme forte.

L'OFFICIER.

L'âme forte, morbleu !...

Le renégat se signe.

Si je ne l'avais pas,
Je serais mort déjà.

Il chancelle.

LE RENÉGAT.

Prenez, prenez mon bras;
Laissez-vous un instant tomber sur cette couche,
Je veillerai sur vous. Quittez cet air farouche.
L'ennemi n'est plus là... dès le soleil levant,
Je l'ai vu s'éloigner...

Le renégat le conduit près du matelas et aide l'officier à s'y coucher; ce dernier serre contre lui son drapeau.

L'OFFICIER.

Il a levé le camp ?..
Oh ! je puis maintenant respirer à mon aise ;
Et je bénirais Dieu si la troupe française
Recevait de... de mes mains ce dépôt sacré ;
Je m'en irais content reposer sous le pré...
Mais hélas ! j'ai bien peur... mes forces me trahissent,
Oh ! que les volontés suprêmes s'accomplissent.
Espérons... je le dois...

Il retombe sur sa couche.

LE RENÉGAT, à part.

Il souffre énormément,
Mais, je ne le crois pas blessé mortellement.

Haut.

Comment donc êtes-vous seul en cette masure,
Les nôtres où sont-ils ?..

L'OFFICIER.

Ils servent de pâture
Aux animaux errants dans la plaine ce soir ;
Ils sont tombés faisant bravement leur devoir,
Nous nous sommes battus un contre six quand même
Sans broncher, et jetant en tombant un blasphème.
Pour prisonniers, ils n'ont que des soldats mourants,
Seul, j'ai pu me sauver des regards allemands,
Grâce à l'obscurité. Puis domptant ma souffrance
J'ai pu, dans ce réduit me cacher en silence,
L'endroit était désert; pas un être vivant
Ne gardait la maison ; j'allais partout, cherchant
Avec la rage au cœur, une place bien sûre,
Afin que ce drapeau soit hors de toute injure,
Mais je n'ai pas trouvé d'asile sous ce toit,
Assez sûr... Oh ! que faire?..

LE RENÉGAT.

A cette heure l'on doit
Vous croire mort aussi?...

L'OFFICIER.

Prisonnier.

LE RENÉGAT.

Oui... peut-être...
Donc il faudrait pouvoir dès demain leur remettre
Tout brûlé par la poudre et taché par le sang
Le Drapeau tant chéri de votre régiment...
Qu'en dites-vous, mon fils ?..

L'OFFICIER.

Hélas! que c'est un rêve.
Voyez mes traits pâlis, mon bras que je soulève
Retombe lourdement sur cet affreux grabat.
Quel beau jour c'eût été pourtant, pour un soldat,

De venir annoncer que l'horrible défaite
Pour leurs frères tombés, n'a pas été complète,
Que s'ils sont tous allés froidement au tombeau,
C'était pour qu'un des leurs conservât leur drapeau,

Il essaye de se lever et retombe.

Oh ! non, je ne peux pas, la force m'abandonne.

LE RENÉGAT.

Priez, mon fils, priez pour que Dieu vous pardonne.

L'OFFICIER.

Me pardonner ! Quoi donc ? mes souffrances ? ma mort ?
Cette horrible agonie?... oh ! non !..

LE RENÉGAT.

Priez !

L'OFFICIER.

J'ai tort.
Oh ! oui, contre le ciel la rage me dévore...
S'il voulait m'accorder un jour à vivre encore,
Pour pouvoir accomplir jusqu'au bout mon devoir,
Je bénirais la terre et les cieux ! Vain espoir !
Tout pâlit à mes yeux. Ecoutez-moi, mon père.
Vous allez faire, vous, ce que je ne puis faire.
Je vais vous... Je vais vous confier ce drapeau,
Et vous allez porter ce précieux dépôt
Au premier camp français ; votre robe de prêtre
Le dissimulera. Jurez de le remettre...

LE RENÉGAT.

Je ne le puis, mon fils, car ma tâche ici-bas
N'est pas de me mêler à ces affreux combats,
Notre Seigneur a dit : Tous les hommes sont frères,
Je dois sur mon chemin étouffer les colères,
Aimer et secourir les pauvres, les mourants,
Et ramener au bien, les traîtres, les méchants...

En prenant ce drapeau, je suis votre complice
Et je cours au-devant, moi, d'un affreux supplice,
Car de ce saint habit de la religion,
J'en fais celui d'un fourbe et d'un vil espion ;
Je dois marcher sans voir au milieu de vos haines...
Pardonnez-moi, mon fils, de redoubler vos peines,
Mais mes armes à moi, sont paroles de paix ;
De Dieu, je suis ministre.

L'OFFICIER.

Oh! pardon! je croyais
Qu'un prêtre né français pouvait, pour sa patrie,
Comme un autre, donner sans marchander sa vie.
Mais non! vous êtes tous, les élus du Seigneur,
Des vampires portant sur vos faces, la peur!

LE RENÉGAT.

La douleur vous égare.

L'OFFICIER.

Oh ! la race maudite,
Ne sachant asperger le corps que d'eau bénite!
Eloignez-vous de moi.

LE RENÉGAT.

Mais écoutez...

L'OFFICIER.

Jamais!
Je vous méprise trop... tiens prêtre, je te hais,
Et si je n'étais là, couché ; d'un coup de sabre,
Je fendrais, oh ! frocard, ta face horrible et glabre.
Non, tu n'appartiens pas à l'Eglise, maudit!
Tu dois avoir volé quelque part cet habit,
Car un prêtre français, au risque de sa vie,
Sauverait des vainqueurs cette étoffe chérie.

Mais je la brûlerai...

Il tombe sur le matelas, en râlant. — Se relevant.

Voyons, prêtre, pardon!
Je divague, c'est vrai... je n'ai plus ma raison.
Mais je sens que la mort sur cette couche plane,
J'implore... ce drapeau, mets-le sous ta soutane
Et porte-le là-bas!... Veux-tu que comme un ver
Je rampe à tes genoux? Parle!... de l'air... de l'air
J'ai blasphémé tantôt, mais j'avais le délire,
Pardonne-moi, veux-tu?... mes insultes!... que dire?...
Je ne sais... dans tes yeux!... tu pleures! tu veux bien?
En acceptant, vois-tu, tu sauves un chrétien...
Pars!

Lui tendant le drapeau.

Je veux... Oh!...

Il retombe lourdement, le renégat prend le drapeau.

LE RENÉGAT.

Il est évanoui! c'est sage,
Car il m'ennuyait fort avec son bavardage.
J'ai refusé d'abord pour qu'il insistât mieux...

Riant.

Puisqu'il dort, je ne puis lui faire mes adieux;
J'ai réussi vraiment.

Sardonique et le regardant.

Il suppliait encore...
Va, je vais l'emporter ton chiffon tricolore,
Sois sans crainte il ira ce soir et sûrement
Faire flotter ses plis dans un camp allemand!
Eloignons-nous.

Allant à la fenêtre.

Holà, l'on marche dans la rue...

Montrant l'officier.

Le cherche-t-on? Alors sa retraite est connue.

Mais, sont-ce ses amis, ou bien ses ennemis?
Quelqu'un vient par ici, j'ai trop tardé, tant pis!
Dissimulons-nous là ; bien maître de la place
Je pourrai regarder le danger face à face.
Que ce soit un Français ou bien un Allemand,
Mon conte est tout trouvé. Là, voici le moment
De bien ouvrir les yeux.

Il entre dans la chambre à droite.

SCÈNE IV

LA SŒUR SAINT-VINCENT-DE-PAUL, L'OFFICIER, évanoui, LE RENÉGAT, caché.

LA SŒUR, sur la porte, sans voir l'officier.

Dieu! quel mortel silence!
Venir seule pourtant est bien grande imprudence.
Un paysan m'a dit : un officier blessé
Est caché près d'ici... Mon corps est harassé
Mais, jusqu'au bout, je dois soulager la souffrance.

Regardant.

Me serais-je trompée ?

L'OFFICIER, revenant à lui et rêvant.

A moi!... vive la France!

LA SŒUR, s'approchant.

C'est un français... hélas! Mon frère, vous souffrez?

L'OFFICIER.

Qui me parle ?

LA SŒUR.

Une Sœur.

L'OFFICIER.

Et le prêtre ? parlez
Qu'a-t-il fait du drapeau ?... l'ont-ils pris...

LA SŒUR.

Que veut dire ?

L'OFFICIER.

Non, non, je suis sensé, je n'ai pas le délire.
Un prêtre tout à l'heure était là, près de moi ;
Alors, il est parti... sans rien dire... pourquoi ?

LA SŒUR.

La fièvre vous étreint... Dormez ! sur vous je veille.
Nous sommes seuls, voyez...

L'OFFICIER.

La douleur me réveille...
Je ne divague pas ; je jure que tantôt,
Un prêtre à mon chevet, a reçu mon dépôt...
J'ai dû m'évanouir, alors, sans plus attendre,
Me croyant mort, il est parti.

LA SŒUR.

Parti sans prendre
Le soin de s'assurer avant si vous viviez ?
Je pensais tout d'abord, que souffrant, vous rêviez ..
Un prêtre, dites-vous, près de vous tout à l'heure...
Pourtant, je vous ai vu seul, en cette demeure,
Depuis trois jours, je vais, parcourant le pays...
Je suis sûre n'avoir vu dans aucun logis
De prêtre...

L'OFFICIER.

Aucun... aucun... en êtes-vous bien sûre ?

LA SŒUR.

Il n'en est point ici, ceci je vous l'assure.

L'OFFICIER.

Mais celui qui tantôt était là, près de moi,
A qui j'ai confié mon drapeau... quel effroi
Vient de saisir mon cœur... oh! femme, écoute, écoute,
Moi, le seul survivant de la grande déroute,
Entends... J'avais sauvé le drapeau des vaincus...
Et ce drapeau, tu vois... Eh bien, je ne l'ai plus.
Je l'ai remis tantôt dans les mains de ce prêtre...
Jour de Dieu ! si cet homme était un lâche, un traître,
Pourquoi le lui donner ? Ah! quel affreux tourment !
Mais alors, j'ai trahi mon pays !... Effrayant !
Honte et malheur sur moi! Mais cette robe noire...
C'était donc un bandit ?

LA SŒUR.

Non, je ne puis y croire.
Ne perdez pas espoir, calmez cette fureur...
Voyez, vous redoublez, hélas! votre douleur!
Cet homme, le porteur de cette robe sainte,
Etait-il jeune ?... vieux ?...

L'OFFICIER, sans l'écouter.

La joie était empreinte
Dans son regard mauvais...

LA SŒUR, préoccupée.

Ses cheveux !...

L'OFFICIER.

Ses cheveux ?
Noirs, trente ans, le front bas et fuyant, les yeux bleus,
Les sourcils ne formant rien qu'une ligne noire.

LA SŒUR.

Dieu de msérícorde ! Oh ! Dieu ! Dois-je le croire ?...
Quoi, vous auriez permis que ce reptile affreux
Tienne dans ses deux mains cet étendard de preux ?
Cet homme, j'en suis sûre, hélas! c'est un profane,

Un espion maudit, et, sous cette soutane
Il va, portant partout l'infâme trahison...
Seigneur !... c'est le vendu !

L'OFFICIER.

Quoi, c'est un espion ?
J'ai placé dans ses mains les couleurs de la France?
Oh ! non, cela n'est pas, mon âme est en démence...
Femme, tu ne peux pas dire vrai, n'est-ce pas ?
Tu te trompes, c'est sûr... oh ! sûrement, tu n'as
Pas compris le portrait de ce prêtre ; cet homme,
Le tien, est tout petit, tout petit comme un gnome,
Il est voûté, bossu, couvert de longs cheveux...
Il a les pieds tordus, et le regard joyeux...
Réponds-moi... c'est un nain ?...

LA SŒUR.

Il est de grande taille.

L'OFFICIER.

Mais, c'est à se briser le front sur la muraille !
C'est lui ! c'est un vendu, ce vautour, ce corbeau !
Oh ! malédiction ! quel supplice nouveau !
Il le tient, frémissant, sur son corps il le serre...
Et dire que tantôt, je l'appelais : mon père !
Ce renégat voleur ! oh ! il court, je le vois,
Il se sauve à travers les marais et les bois !
Regarde-le courir... Il s'en va sans rien dire...
Regarde, sur sa lèvre... oh ! l'effrayant sourire !
Il s'en va tout joyeux et le cœur triomphant,
Jeter cet étendard sous un aigle allemand !
Tiens, femme, écoute-moi ; je sens s'ouvrir la tombe,
Avant la fin du jour, il faut que je succombe,
Mais je voudrais avant te voir faire un serment ;
Jure-moi sur le Christ, jure en me regardant,
De démasquer partout cet espion infâme !

LA SŒUR.

Mon frère, je ne suis moi, qu'une faible femme.

L'OFFICIER.

Femme, comme pour nous, le cœur guide le bras,
Tu peux, dès aujourd'hui, le suivre pas à pas.
Crois-moi, Dieu qui m'entend, lui-même t'encourage
A remplir noblement cet acte de courage...

Prenant le revolver dans son étui, et le déposant sur la chaise près de lui.

Cette arme, si parfois, tu le rencontrais seul ;
Frappe, n'hésite pas, qu'il n'ait pas pour linceul
Les plis de mon drapeau.

LA SŒUR.

Je vous jure, mon frère,
Qu'en implorant mon Dieu, sans crainte et sans colère
Je livrerai ce corps tout pétri de venin,
Et s'il veut échapper, il mourra de ma main ;
Mon Dieu me jugera...

L'OFFICIER.

Tu mérites, oh ! femme !
Le bonheur, les honneurs, car ton corps a grande âme.
Pars !...

Montrant la porte, deuxième plan droite.

Du bruit... là ; quelqu'un nous écoutait !

Elle va regarder à la porte et revient.

LA SŒUR.

C'est lui,
L'espion.

L'OFFICIER.

Ah ! le ciel me le livre aujourd'hui !

LA SŒUR.

Par notre seigneur Dieu, du calme ! Laissez faire,
Jurez à votre tour, allons, jurez, mon frère.

L'OFFICIER.

Je vous obéirai.

LA SŒUR.

Le maudit ! le bandit !
Pour nous tromper encore il a changé d'habit,
Il est en paysan.

Elle va à la porte du fond qu'elle ferme à clef, puis met la clef dans sa poche.

Je ferme cette porte
A clef, pour éviter que d'ici même il sorte.
C'est lui, ne bougez pas.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE RENÉGAT.

Le renégat sort de la chambre, il a quitté ses habits de prêtre pour des habits de paysan ; il porte le drapeau caché sur sa poitrine, il cherche à gagner la porte.

LE RENÉGAT, à part.

Une femme, un mourant...
Allons, pour cette fois le danger n'est pas grand.

LA SŒUR.

Monsieur, pardonnez-moi, de ce logis peut-être,
Usant trop librement...

LE RENÉGAT.

Je n'en suis pas le maître,
J'ai cherché, comme vous, asile ; sans savoir
Que ce toit abritait l'image du devoir.

Il veut s'éloigner.

LA SŒUR.

Le hasard m'a conduite en ces lieux...

LE RENÉGAT.

Je respire !...

LA SŒUR.

J'y trouvai ce blessé dans un affreux délire...
Des mots entrecoupés s'échappaient constamment
De sa lèvre pâlie... il est mort en criant...

LE RENÉGAT, à part.

Mort!

LA SŒUR.

« Prêtre, sois maudit!... Oh! espion infâme,
Quelqu'un bientôt, du corps saura t'arracher l'âme. »
Alors je m'approchai voulant le secourir,
Mais je ne pus, hélas! que l'aider à mourir;
Et je n'ai rien compris à son discours farouche,
« Vengeance! » a-t-il crié, retombant sur sa couche.
— J'ai reçu son dernier soupir.

LE RENÉGAT, à part.

Mort, sans pouvoir
M'accuser... et d'ailleurs il ne pouvait savoir
Que sous mon vêtement saint d'ecclésiastique
La trahison vivait...

LA SŒUR, à part.

Quel air lâche et cynique!

LE RENÉGAT, à part.

Caché là pour ouïr leur conversation
Malgré tout mon silence et mon attention
Je n'avais rien compris, rien, pas la moindre phrase!...
Me voici rassuré... la femme est en extase,
Partons en emportant loin d'ici ce drapeau...
Mon seul accusateur a sa place au tombeau.

A la sœur.

Oh ! vous, qui soulagez des humains les misères,
Pour ce héros obscur, acceptez mes prières...
Adieu...

LA SŒUR.

Vous... vous partez ?...

LE RENÉGAT.

Oui, je suis attendu
Près d'ici. Dans la nuit je dois être rendu.
Je m'étais caché là, dans cette chambre obscure
Pour y fuir l'ennemi.

LA SŒUR, à part.

Cette horrible figure
Sent bien la fausseté.

LE RENÉGAT, à part.

Le moment est venu
De rejoindre les miens sans être reconnu.

Ecoutant.

Le village est plongé dans un morne silence,
J'en profite et je pars.

LA SŒUR.

Prenez garde... prudence,
Par ces temps-ci, n'est pas un vain mot.

LE RENÉGAT.

Je le sais.
Femme, je ne crains rien ; je suis brave et français.

LA SŒUR.

Alors, si vous vouliez me protéger, mon frère...
Je sens la peur venir, près ce lit funéraire,
Je ne suis qu'une femme et j'ai peur de la mort...
Restez là, près de moi.

LE RENÉGAT.

Là... faites un effort...
Votre religion vous défend la faiblesse ;
On ne peut pas toujours que diable être à la messe.
Puis... je ne puis rester.

LA SŒUR.

Alors, allez en paix !
J'attendrai seule ici le régiment français.

LE RENÉGAT.

Le régiment français?...

LA SŒUR.

Il doit être à cette heure
Bien près de ce village ; et dans cette demeure
Il va venir...

LE RENÉGAT.

Ici? vous vous trompez, je crois?

LA SŒUR.

Oh! non, j'en suis bien sûre, ils entourent le bois.

LE RENÉGAT, à part.

Mais alors, comment fuir? Pour échapper, que faire ?

LA SŒUR, raillant.

Attendez-les ici, croyez-moi, mon cher frère!
Il vaut mieux sur l'honneur...

LE RENÉGAT, à part.

Est-ce une illusion?...
Cette femme me raille!... oh ! malédiction!
Le mourant aurait-il?... Ce secret... sur mon âme
Ta raillerie a tort ; ton faible corps de femme
Ne pourrait pas jouter contre ces bras de fer.

LA SŒUR.

Ah! vous réfléchissez...

LE RENÉGAT, *à part.*

Elle sait tout, c'est clair !
Je ne puis la laisser se jeter sur ma trace,
Il faut la supprimer ! Allons, un peu d'audace ;
Tant pis, pourquoi venir me barrer mon chemin,
Le sort en est jeté...

Il prend le poignard caché sous ses vêtements et se rapproche de la sœur.

LA SŒUR, *l'arrêtant du regard.*

Pourquoi dans votre main
Tenez-vous ce poignard ?...

LE RENÉGAT, *surpris.*

Pourquoi ?... je vais vous dire...
Vous en savez trop long...

Il se précipite sur la religieuse le poignard levé, elle se baisse, et sa main, comme par hasard, rencontre le revolver déposé sur la chaise, elle le prend et ajuste le renégat.

LA SŒUR.

Un seul geste et je tire !...
Ah ! maudit ! c'est donc vous qui vendez constamment
Allemand au Français, Français à l'Allemand ?

Au même instant l'officier se dresse sur son séant.

L'OFFICIER.

Oh ! ne le tuez pas ! il est à moi, ce traître...
De son horrible sang... oh ! je veux me repaître.

LE RENÉGAT.

Vivant, il est vivant !

L'OFFICIER.

L'as-tu déjà vendu ?

LE RENÉGAT.

Quel délire nouveau
Vient vous frapper encore ?

LA SŒUR.

Oh ! le bandit! il ose...

LE RENÉGAT.

Tenez. Je vais ici vous raconter la chose ;
Sachez pourquoi je tiens ce poignard dans ma main.
Je l'ai trouvé là-bas, au coin du grand chemin,
Et je ne l'ai gardé que pour sauver ma vie,
Car je croyais tomber dans l'armée ennemie,
Mais tenez, le voici.

Il jette le poignard aux pieds de la religieuse, qui remet le revolver sur la chaise.

L'OFFICIER.

Mais le drapeau, maudit !
Qu'en as-tu fait? tantôt n'avais-tu pas l'habit
D'un prêtre, et n'as-tu pas, tout à l'heure, ici même,
Reçu de ces deux mains, dans un instant suprême,
Mes trois chères couleurs?...

LE RENÉGAT.

Monsieur, vous délirez.
Je ne vous en veux point, je vois que vous souffrez !
Je suis simple fermier dans un petit village ;
N'étant pas, je l'avoue, homme de grand courage,
Et sachant l'ennemi partout aux alentours
Je voulais ici seul attendre du secours...
Ce n'est qu'en entendant votre voix tout à l'heure
Que je suis accouru. Si je mens, que je meure.

LA SŒUR, froidement.

Il sera fait ainsi, si vous le souhaitez.

LE RENÉGAT.

Mais... je vous jure bien...

LA SŒUR.

Je crois que vous mentez !

L'OFFICIER.

Tu mens ! Je reconnais, va, ta face de fourbe,
Et ton front de bandit qui devant moi se courbe,
Et ta lèvre pincée, et ton œil glauque et faux,
Dans mes bras, je voudrais pouvoir broyer tes os...
Tiens... de mon régiment rends-moi le doux emblème
Et je laisserai fuir d'ici ta face blême!
Dis... où l'as-tu caché ?...

LE RENÉGAT.

Voyons, puisque je vous...
Jure que je n'ai pas...

LA SŒUR.

Ne jurez qu'à genoux,
Bien bas ; car le Seigneur n'aime pas le blasphème.
Et si du Dieu vivant, vous tenez le baptême,
Vous pouvez bien aussi, redoutant son courroux
En recevoir la mort.

L'OFFICIER.

Si tu veux être absous...

LE RENÉGAT.

Je ne suis pas abbé ! votre histoire est trop forte,
Et je m'en vais... bonsoir.

LA SŒUR.

Par où?... par cette porte ?
Je me doutais, monsieur, de votre grand désir.

Le renégat est allé à la porte du fond ; il essaye en vain de l'ouvrir.

LE RENÉGAT, descendant.

Fermée !...

L'OFFICIER.

Et j'ai la clef que tu ne peux saisir.

LE RENÉGAT.

Mais puisque je ne suis qu'un paysan, que diable !

LA SŒUR.

Vous n'êtes pas cela...

L'OFFICIER.

Tu n'es qu'un misérable !

LE RENÉGAT.

Vous divaguez tous deux ! si je mens, qu'à l'instant
La foudre me consume !

LA SŒUR.

Oh ! l'être méprisant !...
Le renégat ! aussi vil, aussi faux, qu'infâme !
Mais vous n'avez donc pas, sous ces habits, une âme ?

LE RENÉGAT.

C'est trop fort à la fin...

LA SŒUR.

Vous mentez !

LE RENÉGAT.

Ah ! je mens !...
Quoi, je vous fais ici tous les plus grands serments,
Et vous ne croyez rien... Mais qui vous prouve en somme
Que je suis un bandit plutôt qu'un honnête homme ?

LA SŒUR.

Rappelez-vous la nuit du vingt août ; il pleuvait,
Le vent dans les buissons lugubrement chantait ;
Cinq cents soldats marchaient dans cette brume épaisse
Et du terrible vent recevaient la caresse ;
Guidés par un français, ils allaient, harassés,
Sous leurs pieds les chemins étaient tout défoncés,
Ils buttaient constamment dans la ronce et la pierre,
Ils accomplissaient là leur étape dernière ;

Ils allaient lentement, sans un cri, sans un chant
En vrais soldats français, cœur solide et content.
Leur guide s'enfonçait, tout seul, dans la nuit sombre
Et la troupe suivait en silence son ombre...
C'était un homme sûr qui, toujours le premier,
Laissait le grand chemin pour le rude sentier,
En lui les officiers avaient tous confiance,
C'était un patriote, un bon fils de la France
Qui leur avait promis qu'ils pourraient dans la nuit,
Prendre un camp ennemi, sans carnage et sans bruit.

LE RENÉGAT.

Mais je ne comprends rien...

LA SŒUR.

Pardon, je continue.
Les Français attendaient que l'heure soit venue
Pour bondir sur le camp. Soudain, on entendit
Les clairons allemands; de toute part l'on vit
L'ennemi tout armé se ruer en furie,
Et de ce régiment faire une boucherie.
Des cinq cents il resta... cent hommes à peu près !
Celui qui les vendit... c'était le guide !

L'OFFICIER.

Après ?

LA SŒUR.

Il reçut froidement l'horrible récompense !
L'or allemand paya le sang pur de la France.

LE RENÉGAT, à part.

Cette femme pour sûr assistait au marché,
Elle a dû voir aussi l'argent que j'ai touché.

L'OFFICIER.

Mais comment savez-vous?...

LA SŒUR.

Entendant la bataille,
Je courus sans tarder sous leur rude mitraille
Ramasser les blessés. J'étais dans un hameau
Près de l'endroit fatal...

L'OFFICIER.

Mais alors, leur bourreau ?...

LA SŒUR.

Oui, le guide assassin, le Judas, c'est cet homme.

LE RENÉGAT.

Vous mentez !

LA SŒUR.

Devant moi l'on a payé la somme,
Et je vous reconnais, oh ! face de Judas !
De cette chambre-ci, vous n'échapperez pas.

L'OFFICIER.

Il vendait les Français... et j'avais dans sa serre,
Mis mon drapeau chéri !...

LE RENÉGAT, à part.

Pour échapper, que faire ?...
Le soldat est blessé, la femme est sans vigueur...
Allons !... allons... d'ici je dois sortir vainqueur.
La femme sûrement n'osera se défendre...

Regardant le revolver.

Mais c'est cette arme-là que je voudrais leur prendre ;
Essayons !..

L'OFFICIER.

Que dit-il ?...

LE RENÉGAT.

Eh bien oui, j'ai menti !
Mais en vous écoutant, je me suis repenti :
Si vous jurez tous deux que l'existence est sauve

Et que je ne serai pas traqué comme un fauve,
Je rends votre drapeau, puis je pars loin d'ici !

LA SŒUR.

Moi, j'accepte ; car Dieu, de vous prendra souci,
Je n'ai pour mission que de prier sur terre...
Vous êtes repentant, allez en paix mon frère !

LE RENÉGAT.

Et vous, pardonnez-vous ?

L'OFFICIER.

Tiens, rends-moi mon drapeau,
Et puis, fuis vivement, tu sauveras ta peau.

Le renégat tire le drapeau de dessous sa veste et va le remettre à la sœur ; mais quand celle-ci le prend, il saute sur le pistolet qui est sur la chaise, le prend et se rejette en arrière en tenant toujours le drapeau que la sœur ne veut pas lâcher ; au même instant on entend les clairons français sonnant le pas de route.

LA SŒUR.

Vive la France !... à moi !

LE RENÉGAT.

Je suis perdu !

L'OFFICIER.

Courage !

LE RENÉGAT.

Lâcheras-tu, démon ?..

LA SŒUR.

Jamais, Judas !

LE RENÉGAT.

Oh ! rage !
Etre si près du port et sombrer ; oh ! non, non !

L'OFFICIER.

Etre par la douleur cloué comme un canon !

LE RENÉGAT, *faisant feu sur la religieuse.*

Tiens! tu l'auras voulu!...

Il la manque et la pousse de la main gauche... elle va tomber premier plan à droite; Le renégat dans la lutte est arrivé près de la couche de l'officier... au moment où il va pour se sauver, l'officier le retient par le drapeau que ni l'un ni l'autre ne veulent lâcher. Le renégat voyant qu'il ne peut l'avoir, arme le revolver qu'il n'a pas quitté; au moment où il va faire feu sur l'officier, la Sœur se relève.

LA SŒUR.

Je ne suis pas blessée!...

Voyant le danger que court l'officier, elle ramasse le poignard resté à terre, s'élance sur le renégat, et le frappe... il tombe lâchant le drapeau.

Tué, je l'ai tué!... Dieu! fureur insensée!...
Moi, la fille de Dieu, qui dois tout secourir,
J'ai tué ce démon!...

LE RENÉGAT.

Je ne veux pas mourir!...
Toi, la fille de Dieu?... tais-toi! tais-toi, mégère!
Tout autant qu'un soldat, tu deviens sanguinaire!
La charité devient pour toi, femme, un vain nom.
Quand je devrais trouver dans tes mains le pardon...
J'y trouve quoi... la mort!... Au tribunal suprême
Tribunal que je hais, tu paraîtras toi-même
Sûrement avant moi, car de ces doigts noueux
Je t'enverrai là-haut m'attendre, je le peux...
Et quant à ce drapeau, terrible idiotie,
Représentant ici, l'âme de la patrie,
Qui fait teindre le sol de larmes et de sang,
Ce chiffon de combat, froissé, meurtri, sanglant,
Bon pour semer partout des cadavres sur terre,
Ne pouvant même pas remplacer un suaire...

Je veux, dans cet instant, où la mort m'envahit,
Oui, moi le renégat, le traître, le bandit,
Moi, que l'on rejeta comme un être nuisible
Du chemin de l'honneur... oui... de mon âme horrible
Monte un venin brûlant pour vous !... Je ne veux pas
Mourir avant d'avoir sali de mes crachats
Cette image abhorrée...

L'OFFICIER, serrant son drapeau contre lui, pendant que le renégat se traîne pour arriver près de la couche de l'officier.

Tu ne le pourras faire !
Mais sache que fermé, cousu dans un suaire,
Calfeutré dans le fond du plus noir des tombeaux,
Ayant les os brisés et les chairs en lambeaux,
Je me relèverais pour te frapper, lors même
Que le Dieu tout-puissant qui punit le blasphème
Voudrait te dérober à mon bras de vengeur !
Après un tel affront, je pétrirais ton cœur
Dans ton corps tout vivant !...

Le renégat arrivé près de l'officier se précipite sur lui... il essaye de saisir le drapeau... Lutte. — L'officier prend le renégat à la gorge.

Tiens ! rends ta vilaine âme !
Sens... mes doigts à ton cou font une marque infâme ;
Rien ne peut te sauver de mes mains à présent !...
Offre ton âme au diable !

LA SŒUR.

Oh ! spectacle effrayant !
Mon Dieu pardonnez-leur à tous deux !...

A l'officier.

Faites grâce !

L'OFFICIER.

La terre ne doit pas de lui garder de trace.

L'officier lâche le renégat qui se relève un peu et dit en râlant.

LE RENÉGAT.

Monde entier sois maudit !

Il tombe. — On entend les clairons qui sonnent. — L'officier se relève, va à la fenêtre et y agite le drapeau.

L'OFFICIER.

Vive la France! à moi !
Ils l'ont vu ! parmi tous, quel bonheur! quel émoi !

LA SŒUR.

Elle est à genoux sur le devant de la scène.

Seigneur Dieu tout-puissant ! oh ! Dieu plein de clémence,
Pardonne à l'assassin des fils de notre France.

On entend battre aux champs.

L'OFFICIER.

Dans mes veines, je sens courir un sang brûlant,
Mon pauvre cœur heureux bat la charge, et chantant,
L'hallali de victoire auprès de moi résonne,
Je suis victorieux !... le clairon français sonne !...
Ah ! l'on peut maintenant entr'ouvrir mon tombeau.

LA SŒUR, se relevant.

Et qui donc soutiendrait en vainqueur ce drapeau ?
Vivez pour le tenir brillant dans la victoire,
Et qu'il porte avec vous ou la paix, ou la gloire !...

Rideau.

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.